

leurs pieds, leur courage, leur énergie et leur patience se retrempe dans la prière, et leur salut est le prix de cette foi vive en la Providence devant laquelle tant d'obstacles s'aplanissent, parce que Dieu n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui leur espérance, quand la force humaine est devenue impuissante.

La position du petit Jean était fort douce en comparaison du passé. Lui qui n'avait jamais, jusque là, habité que des étables, ou passé de froides nuits à la belle étoile, reçut de M. Josselin un sac de paille pour lit, et une nourriture grossière, mais abondante. Il était gai, agile, serviable et plein de douceur. Rien en lui surtout ne déclarait les instincts du mendiant. C'était un jeune sauvage qui ne demandait pas mieux que de se civiliser. Son bon cœur était une qualité native qui le faisait aimer et apprécier chaque jour davantage. Le capitaine, heureux de voir fructifier sa bienfaisance, l'appelait son fils. Il l'envoya au bout de quelques mois à l'école du village. Ses progrès furent d'abord difficiles, mais son application était infatigable, et il surpassa plus vite qu'on n'eût osé l'espérer, tous ses camarades d'aujourd'hui, qui le méprisaient la veille, et le flétrissaient du nom d'enfant trouvé. M. Josselin n'avait pas besoin de sévérité pour diriger sa conduite ; un sourire était la meilleure récompense de l'orphelin ; un air froid, sa plus rigoureuse punition, quand la légèreté de son âge lui avait fait commettre quelque faute.

Un an après cette épreuve, le capitaine suivit une nouvelle marche pour développer l'éducation de son fils adoptif. Il le fit asseoir à sa table, supprima le sac de paille, qui fut remplacé par un lit dur, mais plus commode ; il lui fit revêtir un costume d'ouvrier, simple, mais de meilleur drap. L'orphelin ne se montra ni gourmand, ni orgueilleux ; plus ses forces croissaient, plus il se montrait actif et ennemi de l'oisiveté !

Lorsqu'il eut dix-huit ans, M. Josselin lui compta six cents francs. — Dès aujourd'hui, lui dit-il, nous allons séparer nos intérêts, afin que tu apprennes à te tirer d'affaire dans la vie, quand nous ne serons plus ensemble. Il faut que cet argent te suffise pour payer ta nourriture, tes vêtements, et l'apprentissage d'un métier. Tu resteras encore dans ma maison, mais tous les mois tu me payeras pour ta chambre, quinze francs. Cela t'arrange-t-il ? le reste te regarde.

Jean, tout ébahi de posséder un tel trésor, se hâta d'accepter. Le capitaine, tout en le laissant libre, surveillait adroitement l'emploi que le jeune homme faisait de son argent. Il remarqua avec bonheur sa frugalité et son économie. Jean vivait comme un avaro, mais il devenait prodigue chaque fois que l'oc-

casion s'offrait d'accomplir un devoir de charité. A la fin de l'année, il lui restait cent francs.

Au bout de l'année suivante, il ne lui restait rien, pas même les cent francs de ses économies antérieures. M. Josselin le regardait d'un air sévère, et le pauvre Jean, tout rouge et tout confus, ne répondait rien à ses questions, lorsque la porte s'ouvrit ; une pauvre veuve du village, dont le feu avait détruit, quelques jours auparavant, le modique avoir, vint se jeter aux genoux du capitaine, en pleurant de reconnaissance. — Monsieur, lui dit-elle, vous êtes un bon ange de Dieu sur la terre. Jean m'a apporté deux cents francs, en me disant que c'étaient ses économies ; mais on sait bien dans le pays qu'il n'y a guère moyen d'économiser une si grosse somme quand on n'a ni rentes, ni bien au soleil. C'est donc vous qui m'avez envoyé secourir par ce brave garçon qui tient tout de vos bontés.

Je vous laisse à penser quelle fut, à cette nouvelle, la joie de M. Josselin.

Mon fils, dit-il à Jean, je ne ferai point l'éloge de ta belle action, car elle doit trouver sa meilleure récompense dans ton cœur. Mais je crois deviner en toi l'étoffe d'un homme d'avenir, et je veux voir si le séjour des villes ne te gâtera point. Je vais t'envoyer à Paris, où tu suivras, pendant trois ans, les cours d'enseignement public. Je ne demande pas que tu deviennes avocat, ni médecin ; mais il faut que tu rapportes de tes trois années d'études quelques connaissances solides. Tu choisiras selon tes goûts. Je ne te demande que des résultats que tu saches rendre, plus tard, utiles à tes semblables. Comme la vie des villes est dispendieuse, je t'adresserai à un notaire de mes amis qui te fournira pour mon compte deux mille francs par an, dont tu toucheras le quart tous les trois mois. Conserve la précieuse habitude de vivre de peu ; mais ne te refuse pas le nécessaire, car il n'y a point de bon artiste sans bon outil. Le corps est un instrument ; l'artiste est un esprit cultivé : perfectionne le tien courageusement. La vie est courte, c'est une école : forme ton intelligence selon les facultés que la nature te révélera. Fréquente le monde, étudie les méchants eux-mêmes ; il est bon de les connaître, pour se préserver de leurs pièges, et quelquefois aussi pour les ramener à la vertu. Si tu manques de force ou de droiture, tu succomberas ; si tu es fort, et si tu conserves la pensée que Dieu te voit, tu résisteras. Au bout de tes trois ans d'études, je n'aurai plus de secours à te donner. Tu seras un homme fait, et il faudra te suffire à toi-même. Tu sais que je suis riche ; mais je me soucie peu de l'opulence, parce que mes besoins sont bornés par la sagesse ; ma seule